

# « Jules Verne et l'imaginaire », de Jean Delabroy

(W. BUTCHER)

Parmi les événements verniens majeurs de l'année 1980, on doit compter la soutenance par Jean Delabroy, le 22 novembre, d'une thèse de doctorat d'état, *Jules Verne et l'imaginaire. Ses représentations et ses fonctions principales dans la période de formation de l'œuvre romanesque (1851-1875)*. Venant après la thèse de doctorat de Gerda Schmöckel (1), aujourd'hui presque oubliée, et celles de Simone Vierne, Marie-Hélène Huet et Charles-Noël Martin, destinées à être consultées pendant longtemps, la thèse de Jean Delabroy a reçu la meilleure mention à l'unanimité du jury de la Sorbonne nouvelle (Paris III) : Roger Fayolle (directeur de la thèse), Simone Vierne, Jean Bellemin-Noël, Michel Raimond et Pierre Citron.

De ses 1.200 pages, le public français n'avait jusqu'à maintenant accès qu'à « *La machine à démonter le temps* » et *Le Humbug et la crise des spéculations* (2), deux articles condensés de la thèse et qui sont représentatifs pour celui qui voudrait goûter aux travaux de Jean Delabroy avant d'aller à la Bibliothèque de la Sorbonne pour consulter la thèse elle-même.

Les six tomes de la thèse sont divisés en deux parties, « Les Motifs dominants de l'imaginaire vernien » et « Les Fonctions principales de l'imaginaire selon Jules Verne », et en neuf chapitres, « Le Développement achevé de la connaissance », « La Réalisation triomphante de la technique », « La Gloire officielle de l'aventure », « L'Attraction irrésistible du temps », « Le Refuge complaisant de la loi », « Les Modes de production du roman didac-

---

(1) Gerda Schmöckel, *Le Style et la langue de Jules Verne*, Univ. de Rostock, 1934, voir le résumé de J.-M. Margot, dans « Quelques études verniennes de langue allemande », B.S.J.V., n° 52, pp. 138-41.

(2) *Jules Verne 3, Machines et imaginaire*, Minard : RLM, n° 570-75, textes réunis par François Raymond, 1980, pp. 15-24.

*Colloque d'Amiens. II. Jules Verne. Filiations - rencontres - influences*, Minard : la Thésothèque, n° 5, 1980, pp. 187-98.

Voir aussi Jean Delabroy, « Sang dessus dessous. Lecture du roman « québécois » de Jules Verne : *Famille sans nom* », *Voix et images* (Montréal), vol. IV, n° 3, avril 1979.

tique », « Les Procédures de détournement de la pédagogie » et « Les Ambiguïtés du maniement du langage ».

Typographiquement presque parfait, le fond de ce gros travail, disons-le tout de suite, est d'une haute qualité, de sorte que sa consultation est dorénavant nécessaire pour quiconque veut comprendre les *Voyages Extraordinaires*. Fort d'un style soutenu et d'une organisation cohérente, avec parties, chapitres et sections clairement fléchés, il se lit avec plaisir et intérêt, et ne perd jamais de vue son lecteur, lequel est mené (et non pas poussé) à travers des observations perspicaces sur l'œuvre de Verne. Néanmoins, quelques points faibles ne peuvent être escamotés ici : le vocabulaire est souvent trop savant, et certaines parties auraient gagné à être plus courtes. Les interprétations des noms verniens sont quelquefois un peu trop poussées (p. ex. Paz → paix (p. 45.), Hatteras → s'arrêta, hâte, atterra, ou « Mad as a hatter » (p. 155), Saknussem → Suksemman → succès ment (p. 323), Fergusson → esturgeon (p. 330), Nil → nihil (p. 512)). Il n'y a pas de résumés de chapitre, et même pas de résumé de la thèse. La Conclusion, surtout, au lieu de résumer et synthétiser, n'analyse que L'Île mystérieuse (établissant fort bien, d'ailleurs, que l'idée centrale de la première partie du roman, l'auto-suffisance des colons, est détruite étape par étape dans la deuxième partie).

L'auteur ne traite que des œuvres écrites avant 1875, pari bien réussi et qui compense la largeur du sujet de « L'Imaginaire ». Observant la « microscopie » du texte, ses « instances ponctuelles », ses « dérapages imperceptibles », il se place dans la « psycho » ou « socio-thématique », en particulier à l'intersection des imaginaires intime et historique. Prenant souvent le biais biographique de Marc Soriano, il étudie la vie et l'œuvre, mais non pas comment le texte transmet des sens multiples, apport cependant essentiel des méthodes inspirées par le structuralisme. Il observe que Verne prend volontiers le rôle d'« empêqueur » pour « désagréger l'ensemble cohérent des croyances du temps » au moyen d'un « contre-discours critique » interne, et réussit à ériger des hypothèses subtiles. Guidé par sa connaissance approfondie des *Voyages* et par une intuition et une sensibilité remarquables, ses hypothèses vont très loin dans leur exploration du texte vernien. Néanmoins il arrive que le critique, emporté par son élan, construise, à l'instar de Cuvier, toute une charpente à partir d'un seul fragment textuel. Comme Verne ne se répète jamais, et traite ses thèmes, ses idées et ses métaphores d'une façon contradictoire, l'intersection, la superposition de plusieurs instances ponctuelles aurait été plus révélatrice dans de tels cas. Jean Delabroy cite (pp. 410-11), par exemple, les termes de la pénétration d'Axel et de Lidenbrock dans la Terre : « fente (...), entrailles (...), masses mamelonnées (...), fluides (...) sein (...), flancs (...) chevelure opulente » *Voyage au centre de la terre* XV). Mais il néglige au moins cinq passages similaires (id. XLIII et XLIV ; *Hector Servadac* I, XXL : *Aventures du Capitaine Hatteras* II, XXIII ; *Vingt mille lieues sous les mers* II, XXII ; *Le Rayon vert*, XIII) qui montrent que la terre (et la mer) ont, en plus de la fonction sexuelle, une fonction alimentaire. En somme, les idées de Jean Delabroy sont fort valables, mais sa démonstration aurait pu s'étayer de davantage de citations, plus brèves ou de simples références paginales.

Voyons maintenant le fil d'un argument à travers un des chapitres, « L'Attraction irrésistible du temps (Une image formidable de la régression) » (pp. 463-581). Jean Delabroy montre que d'un côté le temps chez Verne s'ap-

parente à celui d'une utopie intemporelle et mortifère. C'est le temps apparemment calculable de Fogg, mais c'est également l'abolition du temps que représente le passéisme initial de Glenarvan : « la course contre la montre de la compétition sportive, l'éternité immobile de l'extase amoureuse, la fluidité passagère du tourisme culturel (...) (autant de) renoncements à la vraie durée » p. 475 — en somme, les deux héros subissent « la vacuité historique ». De l'autre côté, introduit par le squalo et son message-dans-la-bouteille, c'est le « temps frénétique de l'événement — celui du « chaque heure compte » (p. 467), celui de la hâte des réalisations immédiates, menant à l'emploi productif des fortunes, l'exorcisation de « l'excessive facilité » de la vie. La synthèse des deux temporalités s'avère problématique : le temps réglé, le « paradis donné d'avance », l'utopie facile abolissant l'avenir, a peu en commun avec le temps déréglé de l'immédiateté et de l'incohérence morbide. Verne esquisse néanmoins une conclusion : la nécessité, stendhalienne, de voir que le bonheur ne peut demeurer qu'un moment. Il vaut mieux peut-être, par conséquent, échapper à la nullité prédominante du présent pour se replier sur les origines, pour tenter une exploration scientifique du passé. Mais, pour éviter de retomber sur le temps fixiste et réglé, sur les couches géologiques *successives* et sans fuite, il faut connaître le passé, voire y participer directement. La régression est violente, le passé découvert est souvent jugé archaïque, car l'homme moderne a du moins l'avantage de pouvoir survoler et le passé et le présent : « D'où une paternité intellectuelle sur sa propre ascendance » (p. 507). Cet avantage, et celui donné par les moyens modernes d'exploration — avantage injuste, étant donné les épreuves subies par les héros prestigieux des mythes —, doivent se compenser par une acceptation des risques de la participation, un refus des solutions *préprogrammées*. On ne devrait donc tenter de dominer la temporalité, ni en chercher à contempler toute l'histoire, ni en prétendant à la paternité trans-temporelle d'une découverte, au positivisme d'un savoir total, car l'histoire ne se saisit pas dans sa totalité. De telles tentatives mènent nécessairement à la déroute du savant, à sa fuite du lieu sacré. L'origine est imparable, le problème du temps, surtout du temps passé, n'a pas, par essence, de solution définitive ou totalisante.

Les autres chapitres contiennent autant d'idées stimulantes. L'introduction (« L'ancien et le nouveau »), par exemple, dit essentiellement que les premières nouvelles de Verne racontent toutes la difficulté presque insurmontable d'une naissance, d'une création à partir de rien — celles de la nation péruvienne dans *Martin Paz*, de la marine mexicaine dans *Un Drame au Mexique*, de la science dans *Maître Zacharius*, des ballons dans *Un Drame dans les airs*, d'une identité personnelle rénovée dans *La Destinée de Jean Morénas* (écrite sans doute vers 1850, selon Jean Delabroy). Parmi les autres idées frappantes, sélectionnées un peu au hasard : la tendance vernienne à croire que « la vie est une dette (...) que rien ne peut éteindre » (p. 89) ; l'anxiété post-romantique devant l'épuisement du réel encore cartographié, qui donne le sentiment d'être « plutôt des perfectionneurs que des inventeurs » (*Aventures du Capitaine Hatteras* I XII) et qui se trahit par une satisfaction devant le complexe, l'irrégulier, le déchiqueté (p. 123) ; l'importance métrique des canaux (p. 175) ; l'angélisme et l'inertie des voyageurs (p. 223 et 226) ; la hantise « de corps troué dont ne cesserait de s'échapper la substance » et le rêve de l'auto-alimentation (p. 230) ; le perfectionnement des véhicules, qui fait que c'est le réel qui bouge, non pas le héros, et qui para-

lyse la communication avec l'extérieur, quelquefois même empêchant l'observation (p. 237 et 266) ; les machines où l'on « ne peut faire mieux que retarder l'usure de (l')énergie » avant la chute, signe de la déchéance universelle (p. 608 et 614) ; l'effet Barnum (p. 780) ; la relation entre le gigantisme et l'indicible (p. 822) ; la « tension indéfiniment alimentée par l'absence de satisfaction » (p. 828) ; le blocage par le journalisme et la photographie de la capacité représentative de l'art (p. 995) ; le rêve d'être réduit à des automatismes de survie (p. 1006) ; les « hérésies verbales » de Pencroff (p. 1155) — plus bon nombre de titres, par exemple « La Démission dissimulée », « Une Image amère de la satisfaction » ou « La Survie de l'exercice narratif ».



Ces indications trop rapides auront au moins eu l'avantage, je l'espère, de montrer un peu le style de raisonnement de cette thèse. Ses idées sont normalement à la fois basées sur le texte et distancées d'avec lui, bien fondées et révélatrices, et elles dégagent une cohérence même face à la polysémie et l'auto-négation du texte vernien. En bref, *Jules Verne et l'imaginaire* apporte des éléments essentiels à la compréhension des *Mondes connus et inconnus*. Il est à espérer que son auteur fera publier sa thèse. Tout éditeur, cependant, demandera, je le crains, une forte réduction de la longueur et peut-être quelques changements dans le système de référence. (Les références simplifiées de la méthode perfectionnée de la *Revue des lettres modernes* évitent la multiplication des notes en bas et seraient donc à recommander). En faisant publier son travail, Jean Delabroy offrirait aux lecteurs, une grande possibilité de récréation et d'éducation.

William BUTCHER

